

Au fil de la Meuse

Histoire - Patrimoine - Culture

***Au nom de quel avenir peut-on sacrifier la mémoire ?
Tout ce qui n'est pas donné ou partagé est perdu !***



Webmaster :
Jacques Leclère

Editeur responsable :
Willy Clarinval

Au Fil de la Meuse - Printemps-Eté 2023 - N° 61

Le partage du patrimoine : un acte de civisme.

Vous l'avez trouvé voire même acheté, ou encore l'avez vous reçu en don ou en héritage, cet objet historique auquel vous tenez. Vous l'avez rangé avec précaution dans un tiroir d'armoire ou mieux, vous l'exposez dans une vitrine de votre salon. Vous l'exhiber fièrement devant vos proches, amis et connaissances. Cela vous satisfait. C'est votre droit. Aussi votre choix, qu'on se doit de respecter.

Mais si, diversement, vous en faisiez profiter le plus grand nombre ? Il serait vu et apprécié mille fois plus. Comment ? Par la simple démarche d'un dépôt dans un musée : vous en demeurez le propriétaire et le récupérez quand bon vous semble. Contribuer à la connaissance serait tellement plus gratifiant, vous en conviendrez aisément. Nous venons de franchir ce pas, de concert avec le Musée de Godinne, pour des pièces courant de la préhistoire (« pierres taillées » et « pierres polies ») aux temps mérovingiens, en passant bien sûr par les Gaulois et les Romains. Nous agissons en toute confiance vis-à-vis de cette institution. Visitez ce lieu, attardez-vous devant les nombreuses vitrines, échangez avec sa conservatrice Mme Céline Culot : vous ne pourrez que ressortir enchanté(e) et convaincu(e).

Dans les locaux du musée, un endroit sera spécifiquement dédié à l'entité dinantaise et à ses alentours. Dès lors, faites comme nous. Avec insistance, sincèrement, nous vous y invitons. Et si vous hésitez, rendez-nous ce service.

C'est avec plaisir, attente et curiosité que vous accueillez notre publication, et cela, croyez-le bien, nous honore. Aucune cotisation ne vous est demandée, nous ne répercutons nos frais d'aucune manière. Comme cela se dit : renvoyez-nous l'ascenseur ! Prenez contact avec ce beau musée, lequel, pour qui aime l'histoire, est un petit paradis... où l'on se sent comme chez soi !

Merci à vous.

Clarinval Willy



Réalisé par les bénévoles du groupe de travail de l'association «Au fil de la Meuse».

Toute reproduction de l'entièreté ou d'une partie de ce mensuel doit faire l'objet d'une demande écrite via le mail du webmaster : fn618769@skynet.be !

La page picturale

Jules Raeymaekers.

Il est né à Laeken en 1833 et décédé à Houffalize en 1904. Sur le mur de l'église Sainte-Catherine est accolé son imposant monument funéraire, provenant de l'ancien cimetière communal.

On ne sait pas grand-chose sur ce peintre, si ce n'est qu'il affectionnait les paysages, et que sur ce thème il a réalisé plusieurs tableaux sur Genk et ses environs, village (devenu ville) où se réunissaient de nombreux artistes.

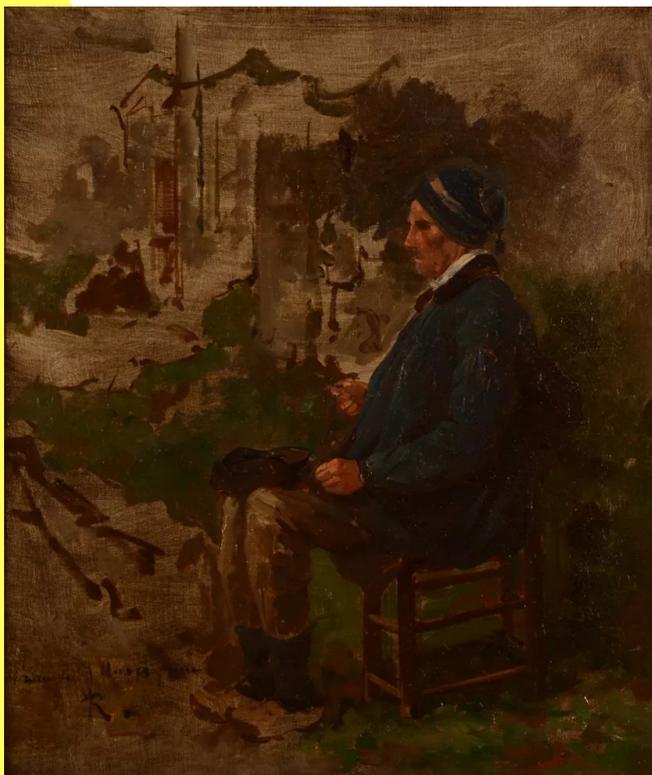
Il fit partie de l'Ecole de Tervueren, initiée en 1860 par Hippolyte Boulenger, dénommée ainsi en 1866 et active jusqu'en 1914.

Il était membre de la Société Libre des Beaux Arts de Bruxelles créée en 1868.

Il fréquenta également la Colonie d'Anseremme dans les années 1870 et l'auberge « Au Repos des Artistes » du père Boussingault. Il était l'ami de Rops.

Les œuvres de cet artiste sont rares. Et particulièrement celle-ci, intitulée « l'aveugle d'Anseremme ». Il s'agit d'une huile sur toile, aux dimensions de 55 cm sur 46, signée à gauche du monogramme « J.R. ». Nous vous présentons le tableau tel qu'il est, c'est-à-dire très sombre.

Nous ignorions l'existence à cette époque d'un aveugle à Anseremme. A ne pas confondre avec celui de Walzin, dont la photo est bien postérieure. Pour être complet, sachez que certains attribuent ce tableau à Rops lui-même. Ce faisant, ils ignorent le « J.R. » bien présent sur le tableau. L'hypothèse est donc infondée.



L'aveugle d'Anseremme



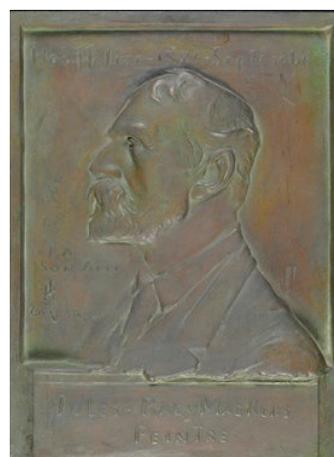
Monument funéraire à Houffalize.



Détail



L'aveugle de Walzin



Bas relief en bronze, 1895, par Charles Van der Stappen, (35,5 x 26,5 x 2.)

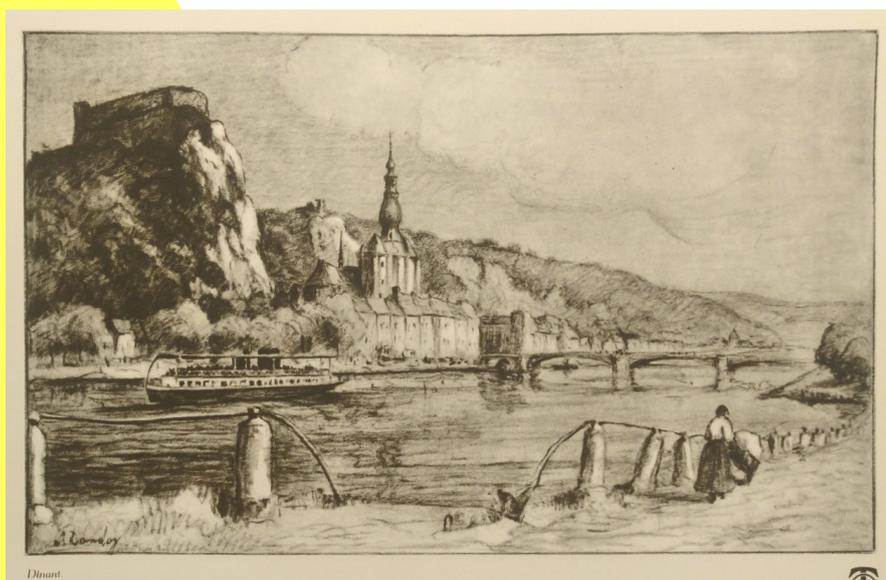
Voici deux oeuvres de ce peintre



Soir dans les Ardennes



« Rêveuse »



Encore sur un sous-bock

La ville de Dinant par Armand Dandoy (dans « Belgique. La ville et le pays de Namur », édité sous l'action du Commissariat général du Tourisme et la Fédération touristique de la province de Namur).



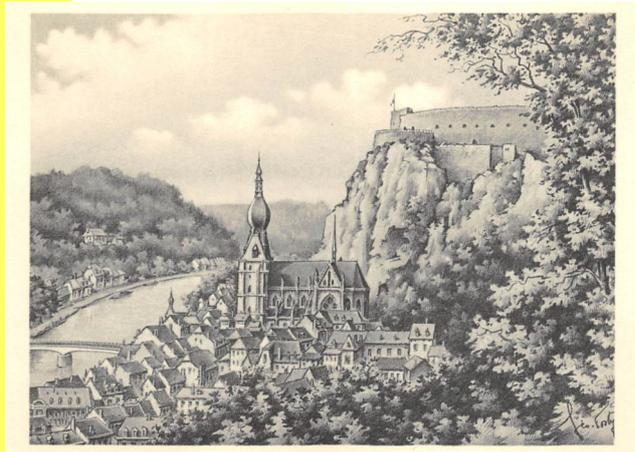
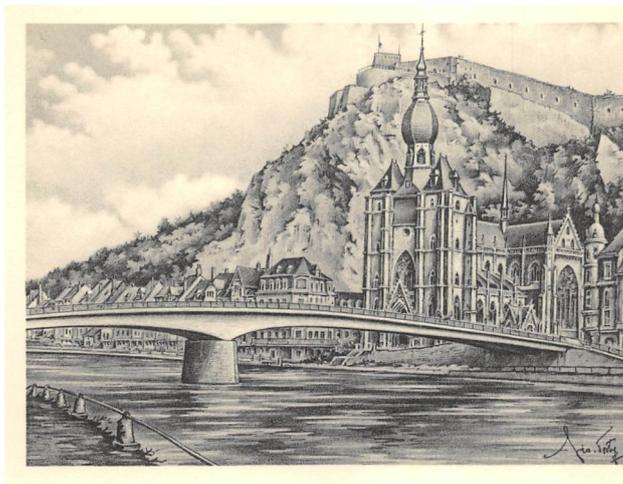
Illustration avec déjà le nouveau pont.



Nous devons cette œuvre à l'artiste néerlandais Théo Stiphout (1913-2002), essentiellement connu pour sa peinture abstraite. On l'a intitulée « près de Neffe ».

Géo Fosty et Dinant.

Cet illustrateur arlonais, né le 7/4/1913 et décédé le 24/5/2002, porta une vive attention à Dinant, comme en témoignent les multiples dessins qu'il consacra à notre ville. En voici une sélection.



Maurice Sijs (1880-1972) et son tableau particulier sur Dinant.

Très tôt le goût pour la peinture se révèle en lui. Sitôt ses études terminées à l'académie des beaux-arts de Gand, il achète un bateau de pêche qu'il transforme en péniche, et ne cessera durant toute sa vie de sillonner les cours d'eau de Belgique, de France et des Pays-Bas. La quasi totalité de son œuvre est donc constituée de marines.

Il intègre une colonie d'artistes à Volendam, une petite ville située au nord-est d'Amsterdam.

Il subit bien vite l'influence du luminisme, mouvement qui appuie les effets de lumière de manière fort conséquente dans le rendu des peintures.

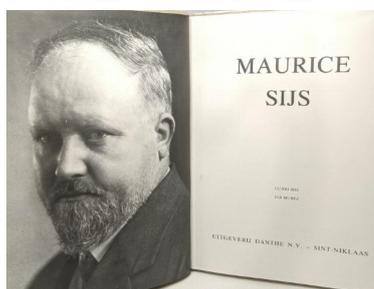
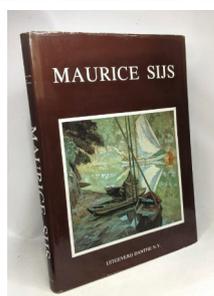
En 1905, il fréquente l'école très connue de Lathem-Saint-Martin, sur la Lys au sud de Gand.

En 1980, son fils lui consacre un ouvrage de 190 pages.

Le tableau que nous vous présentons s'intitule « Zicht op Dinant » (« Vue sur Dinant »). De format 39 cm sur 59, il est signé. Il a fait l'objet d'une vente à Gand le 15/10/2022.

Il est assez original, dès lors que l'auteur se place à l'horizontalité des plateaux entourant Dinant. Ostensiblement, la ville se trouve plongée dans une cuvette, sans grand détail, si ce n'est la collégiale dont on voit le bulbe pointer. L'auteur est donc allé à l'essentiel. Tel était son but. En jouant habilement avec la perspective. Ne pas se méprendre : une telle composition est des plus difficiles à réaliser. Question qu'on peut se poser : que représentent ces différents roses au-devant de la toile, nous privant d'une partie du paysage ? Le peintre a-t-il ainsi voulu donner de la profondeur à son tableau, ou nous indique-t-il, plus vraisemblablement, qu'aussi beau soit un paysage, il faut toujours s'impliquer pour l'apercevoir et pour avoir le mérite de le contempler ?

C.W.



En 1980, son fils lui consacre un ouvrage de 190 pages.

Ne quittez pas...on cherche !

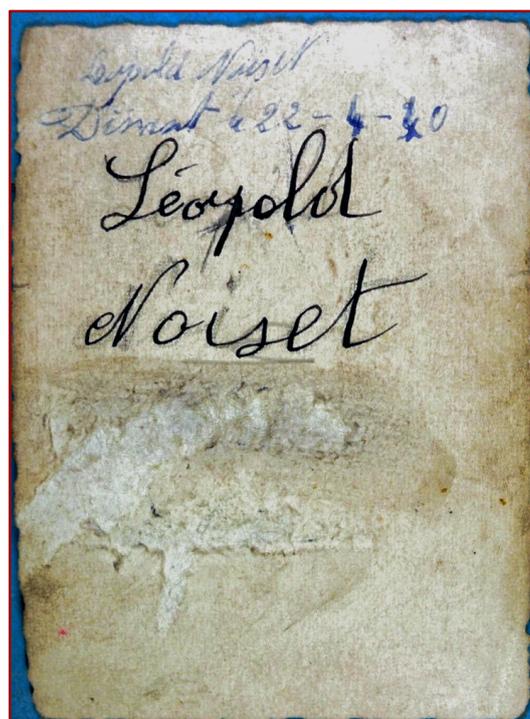
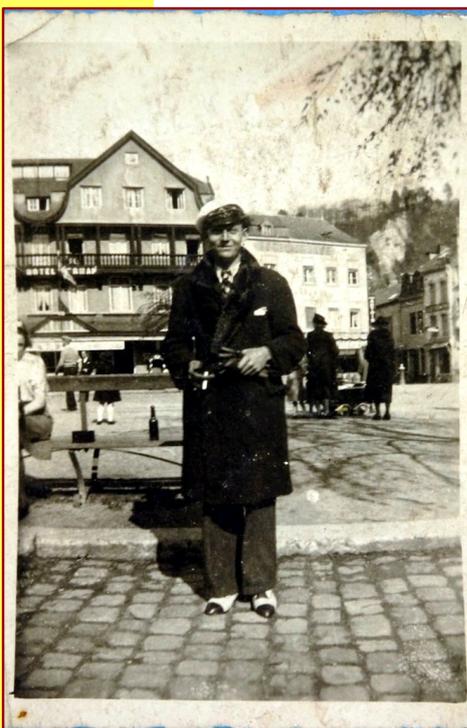


Un accident d'aviation avant 1940 à Dinant.

Nous vous présentons l'article de presse, tel que proposé par son vendeur. La barre blanche transversale est de son chef. Il s'agit d'obsèques se déroulant à Bruges, le cortège funèbre traversant la Place du Marché. Elles sont inhérentes à un accident d'aviation survenu à Dinant, et affectent un dénommé Van de Lanotte Antoine ou Antoon (la barre empêche de définir clairement du prénom). La dépouille de l'aviateur est escortée par un contingent de militaires en tenue d'avant 1940. Nous avons tenté d'en savoir plus, mais en vain. Nous faisons donc appel à votre sagacité...

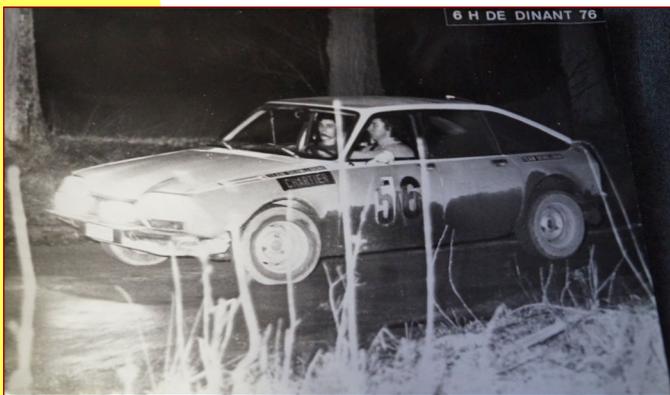


Equipe de football de Dinant en 1916 : qui peut nous dire ? Sur le ballon est inscrit : « 1916 – Dinant – F.C. » Où se trouvait le terrain ?



Selon les mentions à son verso, cette photo a été prise à Dinant le 22/4/1940 et nous montre un sieur Léopold Noiset. On identifie très facilement l'endroit : Place de Meuse. S'agit-il, vu sa tenue, d'un pilote de bateau touristique ? D'un Dinantais ?

On cherche toujours...



Qui se souvient des « Six heures de Dinant 1976 » ?



Cette photo a été prise il y a quelques années en berge de Meuse à Bouvignes. Nous ne disposons pas d'une photo de l'objet nettoyé. Avis aux spécialistes : de quel type de lance s'agit-il ? Lance médiévale dite d'apparat ?

Ces cartes postales ont été découvertes sur internet dans la rubrique « Dinant militaria », se référant apparemment au sac et après-sac de la ville en août 1914. Qui pourrait détenir les éléments manquants pouvant reconstituer le soldat, fil conducteur de tous les clichés ?

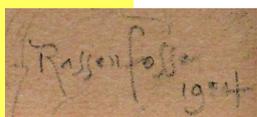


Ce petit tableau a été offert au docteur COUSOT de Dinant. Il lui est dédié sous la lettre « R ». Nous répercutons la demande se trouvant sur le site « T'es un vrai dinantais si... ». Quel peintre « se cache » derrière cette initiale ?

Pour notre part, nous pensons au peintre liégeois Armand Rassenfosse (1862-1934), élève et ami de Rops, qui fit partie également de la « colonie d'Anseremme », ces artistes et lettrés dont le point de chute était « Le Repos des Artistes », soit l'auberge du père Boussaingault. La peinture est du style de Rassenfosse (connu pour sa « Petite hiercheuse »), et le monogramme « R » sur le tableau (HST 40 x 60) ressemble fort à celui de la signature habituelle de Rassenfosse. Le docteur Georges Cousot (voir Genedinant) a vécu de 1857 à 1927, ce qui fait que les deux hommes ont très bien pu se rencontrer. Merci au détenteur du tableau, aux origines dinantaises, pour son cordial appel téléphonique.



Dédicace figurant sur le tableau. Voir le « R »

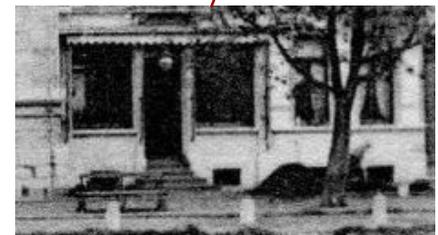
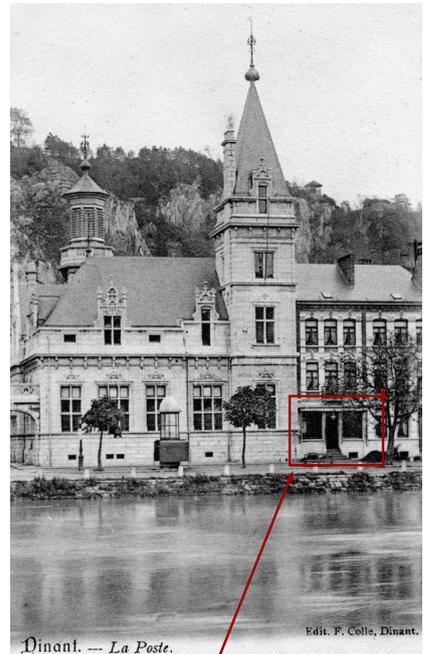


Modèle de signature de Rassenfosse. Le « R » est fort ressemblant.



Botresse à Liège, ville de Rassenfosse

Photo d'un café incendié en 1940 à Dinant ?



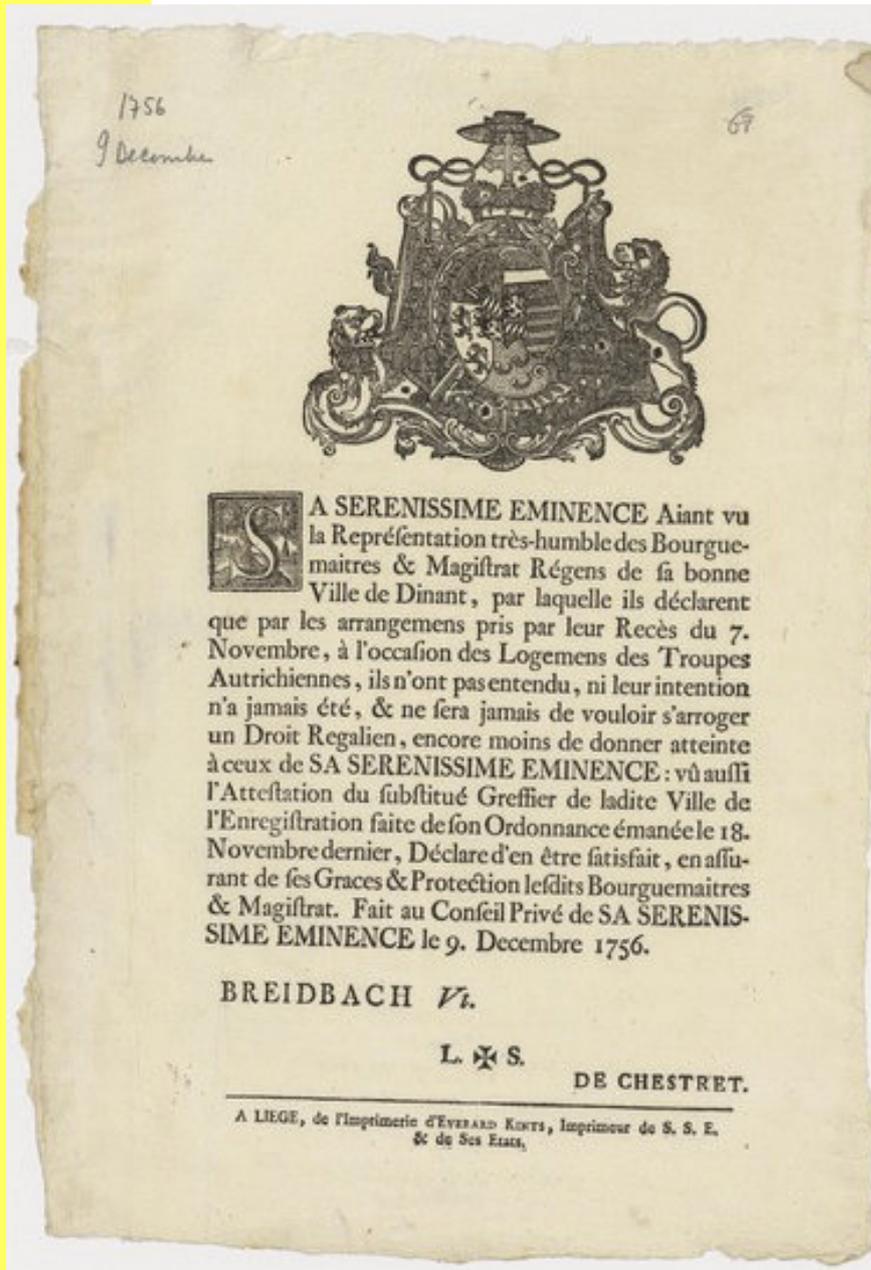
Détail



Etat de la poste ravagée. Le café incendié se trouve côté Meuse, et non côté hôtel de ville.

Cette photo d'un café incendié sur laquelle pose un soldat allemand aurait été prise à Dinant. Connexe, un bâtiment en pierres apparemment administratif (l'ancienne poste ?) Ce qui intrigue, c'est la présence sur la devanture d'une ancre de bateau de haute mer. Y était-elle exposée là – ce qui serait étonnant – ou y a-t-elle été mise pour prévenir de gravats encombrant le bord d'une route ? Qui pourrait reconnaître l'endroit, potentiellement à Dinant. Partagez-vous notre avis selon lequel il s'agit bien là du café jouxtant l'ancienne(et la suivante) poste ?

Un placard de 1756.



Portrait du prince-évêque
par Paul Joseph Delcloche



brique de cheminée avec les armoiries du prince

Ce placard du 9/12/1756, émanant de celui qui a été le prince-évêque de Liège de 1744 à 1763, soit Jean Théodore de Bavière (1703-1763), remercie les citoyens de la ville de Dinant pour avoir correctement logé les troupes autrichiennes lors de leur séjour en ville. Il les rassure également sur ses intentions. C'est que la Guerre de Sept Ans était déclenchée depuis le 7 novembre, opposant la France alliée à l'Autriche à la Grande-Bretagne alliée à la Prusse. La rédaction du document a été confiée au secrétaire du prince, à savoir Jean-Nicolas Chestret (1728-1810). Les dimensions sont de 36 cm sur 25. Cote R 54 A 3 de l'ULiège.

Dinanderies



Cette petite dinanderie, très propre, servait au prêtre à porter les hosties au domicile des malades (Coll. J.-C. Garigliany).



Dinanderie Houbion. A servi de bac à fleurs d'où le percement du fond, juste sur la griffe du dinandier (Coll. J.-C. Garigliany).



Plat (plutôt rare) signé Houbion.

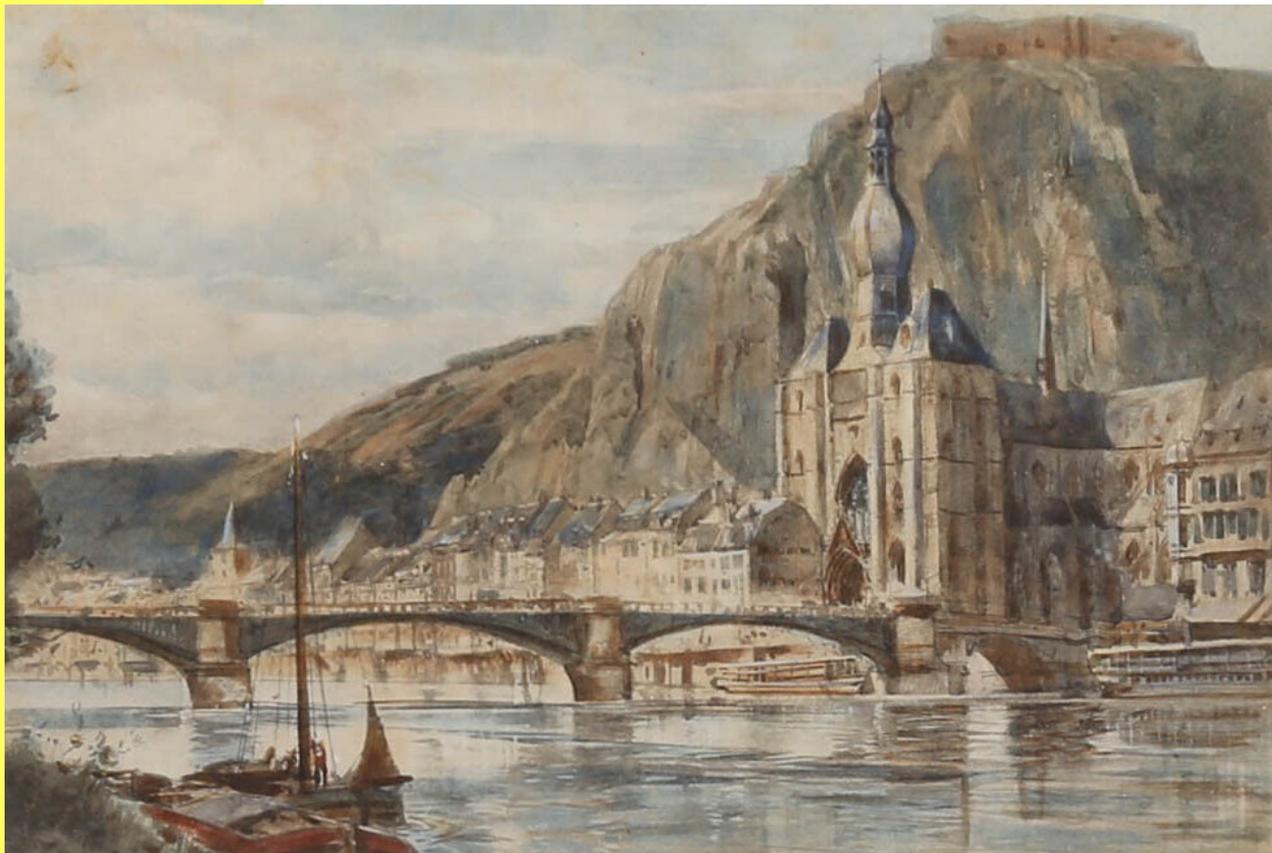


Vide poche aux faisans marqué Dinant.



Détails

Une aquarelle bien belle



Il s'agit ici d'une superbe réalisation sur le site archi connu pont-collégiale-citadelle (cette dernière paraît cependant diminuée de volume). Voyez tous ces détails que l'auteur s'est attaché à mettre en évidence, malgré le format assez réduit de sa toile (37 x 43 cm). Nous ne connaissons ni la date ni surtout l'identité du créateur. Alors, peut-être, pourrez-vous nous dire...

Extrait de « *Coeurs Belges* » numéro 12 du 15 juin 1946



Gaston Gaspar

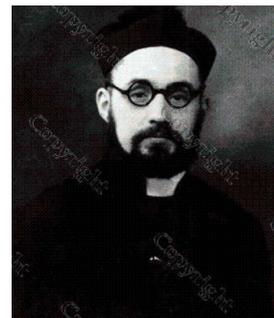
LES EXPLOITS DE NOS AGENTS SECRETS

U n A s :

Le Maréchal des Logis de Gendarmerie

GASTON GASPARD

DE DINANT



Chef du secteur de Dinant du Service de renseignement « Bayard », le maréchal des logis de gendarmerie Gaston Gaspar à qui le Prince Régent vient de conférer la Croix de Chevalier de l'Ordre de la Couronne et la Croix de Guerre, a été condamné à mort par les Allemands en octobre 1943. Il réussit cependant à échapper à toutes les recherches de la Gestapo en se déguisant en Père missionnaire de Scheut. Sa vie d'agent secret proscrit et traqué fut fertile en aventures sensationnelles au cours desquelles il montra un sang-froid et une présence d'esprit extraordinaires. Nous lui avons demandé de bien vouloir en raconter l'une ou l'autre aux lecteurs de « *Coeurs Belges* ». Nous le remercions d'avoir si aimablement accédé à notre désir.

EN MISSION A BEAUVECHAIN

« Fin janvier 1944, je reçus du Chef du Service « Bayard » l'ordre d'aller procéder au repérage complet de la plaine d'aviation de Beauvechain, bien que cette localité ne fût pas comprise dans le secteur que j'avais mission de surveiller.

A 20h30, je pris à Namur le dernier train pour Jodoigne. J'étais en tenue de Père Scheutiste et portais une grande barbe. Le train ayant du retard, j'arrivai à Jodoigne à 23h30, heure du couvre-feu. J'avais encore sept ou huit kilomètres à parcourir à vélo pour me rendre à Piétrebais chez Mme Veuve Slagmolders que je connaissais et où il y avait des officiers de la W.L.

En partant de Jodoigne, un pneu de ma bicyclette qui était en mauvais état, creva. Je dus réparer deux crevaisons, ce qui m'occasionna un nouveau retard. Je quittai donc Jodoigne à destination de Piétrebais à minuit et demi. Après avoir effectué un trajet de six ou sept kilomètres, c'est-à-dire non loin de la plaine d'aviation, je fus arrêté par une vingtaine de feldgendarmes, W.H. Et V.N.V. Ceux-ci me fouillèrent et voulurent m'emmener à leur bureau. Je ne m'en laissai pas imposer par ces messieurs et je m'opposai énergiquement à leur décision. J'étais porteur d'une carte militaire au 1/100.000 de la région de Beauvechain et il y avait danger d'être fouillé à fond. Je discutai longuement avec ces individus, les fixant sévèrement dans les yeux et cherchant à les convaincre qu'ils avaient à faire à un prêtre inoffensif. Après d'interminables pourparlers, au cours desquels je mis tout en oeuvre pour les induire en erreur, les Allemands me laissèrent continuer ma route. Je me dirigeai donc vers Piétrebais où je logeai.

Le lendemain, vers 8h30, je partis en vue de procéder au repérage complet de la plaine. J'allai reconnaître tout ce qui constituait l'extérieur : dépôts de munitions, canons, matériel, bombes, obus, lignes électriques et téléphoniques, appareils de repérage, etc. Afin de ne pas me faire remarquer, je visitai certaines maisons, vendant des calendriers pour la paroisse Ste-Marie à Liège, calendriers que le curé de cette paroisse m'avait fournis. Il était en effet au courant de

ma situation.

Après avoir repéré l'extérieur de la plaine, il s'agissait d'en faire autant pour l'intérieur, ce qui était d'autant moins aisé que mon costume ecclésiastique et ma longue barbe attirait l'attention. La plaine était gardée par de nombreuses sentinelles de la W.L. Je résolus de payer d'audace et, sans hésiter, je me dirigeai vers le milieu de la plaine en suivant les routes militaires. Je m'avançai vers une sentinelle et faisant semblant de m'être égaré, je lui demandai d'un ton naturel : « Nach Notebais ? » - « Ja ! » me répondit l'homme. Un peu plus loin, je m'adressai à une autre sentinelle : « Nach Beauvechain ? ». Cette localité se trouvait toujours en face de l'endroit où j'étais, je devais pouvoir passer au plus près possible du centre de la plaine. Au moment où je quittai cette autre sentinelle, je trouai le pneu avant de ma bicyclette d'un coup d'épingle. Alors, je me remis en selle, mais je n'allai pas fort loin et mon pneu fut bientôt à plat. Je dis au boche qui m'observait : « Capout » et je lui demandai l'autorisation de réparer sur place. Il me l'accorda. C'est tout ce qu'il me fallait. Les avions atterrirent et prenaient envol à quelques mètres de l'endroit où je me trouvais. Je voyais distinctement le genre d'appareil, leur numéro, le numéro du Feldpost, le nombre et le calibre des canons et tous les autres détails précis susceptibles de compléter ma précieuse documentation. Comme ma mémoire ne pouvait enregistrer et retenir tout ce que j'obser-

vais, je me vis forcé de prendre des notes. Mais comment faire pour ne pas éveiller l'attention de la sentinelle qui faisait les cent pas à proximité ? Un seul moyen : avec un crayon à l'aniline, inscrire les chiffres et les signes abrégés à retenir sur la chambre à air même que je réparais. Ce que je fis.

Je répétais cette petite manœuvre en plusieurs endroits et je pus ainsi tout à mon aise compléter mes observations sur la dite plaine, sur l'activité du personnel volant et rampant, sur le matériel, etc. Mon travail terminé, je m'en fus casser la croûte dans un hôtel à Beauvechain où les officiers et les entrepreneurs des travaux de la plaine prenaient leurs repas et se livraient à des libations. C'est là que je pus recueillir les dernières données qui me manquaient.

UNE EVASION MOUVEMENTEE

« Le 5 septembre 1944 à l'aube, l'armée américaine est dans la région de Dinant-Anhée et évolue sur la rive gauche de la Meuse. Pour observer les mouvements des troupes, j'étais monté sur un grand chêne qui se dresse fièrement au sommet d'un rocher près de la ferme de Blocquemont où je me cachais depuis 14 mois. Tout en suivant les manœuvres du matériel et des soldats américains, j'observais aussi la riposte des S.S. postés sur la rive droite de la Meuse. Vers 9 h., Je vis les soldats américains passer par bonds le barrage de Houx sans que les S.S. ne manifestassent la moindre réaction. Environ deux heures après, les G.I. qui avaient effectués une progression d'environ un kilomètre, me firent appeler. Je me rendis auprès d'eux et me mis à leur disposition. Le lieutenant qui parlait bien le français me demanda s'il y avait des S.S. dans le bois. Je leur répondis que là, où nous nous trouvions, il n'y en avait pas, mais qu'il fallait s'attendre à ce qu'il en viennent. Nous étions à ce moment au carrefour situé à 500m. au sud-est de la ferme de Blocquemont. Je proposai au lieutenant d'occuper le carrefour situé à un niveau supé-

rieur, c'est-à-dire à 150m. à l'Est la ferme. Celle-ci dominait partiellement les campagnes de Purnode-Evrehailles, il s'agissait d'établir une ligne s'étendant d'Ouest en Est avec comme point axial la ferme précitée. Les Américains me répondirent qu'il était préférable d'attendre. Mon costume civil et ma longue barbe ne semblaient pas inspirer grande confiance. Peu de temps après arrivèrent un colonel et un groupe de soldats américains. Je fis à l'officier supérieur allié la même proposition qu'à son lieutenant, mais sans plus de succès. « Il faut attendre » me fit répondre le colonel. Connaissant les lieux, je lui répliquai : « Les Allemands n'attendent pas. » Nous étions donc en première ligne.

Quelques minutes plus tard, pendant que les officiers et les soldats américains se désaltéraient, neuf à dix voitures blindées venant du Nord dévalèrent la route que nous surveillions. Ces véhicules étant camouflés, on ne voyait que le dessus des casques des soldats : impossible de distinguer s'il s'agissait de casques allemands ou américains. A 60 mètres de nous, ces voitures stoppèrent et des soldats en descendirent : nous constatâmes alors que c'étaient des S.S.. Ils se placèrent immédiatement en ligne d'attaque et une mitrailleuse en règle s'engagea. Quant à moi, je tirai au pistolet. Cette mitrailleuse dura environ quinze minutes. C'est alors qu'un soldat américain ayant préparé un tube lance-grenades lança un projectile en plein dans la première voiture. Le chauffeur qui était resté à son poste eut le ventre ouvert. Malgré la fusillade qui faisait rage, les S.S. vinrent chercher leur camarade dans le véhicule en feu et le transportèrent dans un autre véhicule. Alors, sous la protection de deux ou trois mitrailleuses, toute la colonne allemande fit retraite jusqu'au carrefour situé à 150 mètres à l'est de la ferme de Blocquemont. En vue de dégager le champ de tir, je partis avec les Américains pour pousser sur le côté de la route la voiture blindée qui brûlait.

Ensuite voyant que les dispositions prises par les Américains ne convenaient pas à la topographie des lieux, je proposai au colonel de cerner les S.S. Il lui suffirait de progresser vers la gauche avec ses hommes, tandis que le lieutenant et moi nous manoeuvrions vers la droite. Je lui garantisais le succès complet de l'opération. Mais le colonel me dit d'attendre. Je constatai qu'il n'avait pas confiance en moi. Dans la suite, ayant lui-même été cerné par les S.S., il regretta de n'avoir pas donné suite à ma proposition. Voulant cependant aider nos Alliés, je demandai au garde-forestier de l'endroit, Deshepper Norbert d'informer le colonel de ce que j'allais partir en reconnaissance pour lui dans les lignes allemandes. Et sans plus tarder je mis mon projet à exécution. Lorsque le colonel me vit partir en direction des S.S., il mit la mitrailleuse en batterie pour m'abattre. Heureusement le garde forestier Descheppers intervint et dit à l'officier supérieur américain : « Ne tirez pas, c'est un agent de l'Intelligence Service qui part en mission pour vous ». Sans quoi, j'étais abattu comme un chien.

Les fantassins américains avaient formé une ligne de défense provisoire et les S.S. également. Distants les uns des autres de 50 mètres les adversaires s'observaient dans une attitude décidée. Un beau tableau à voir... Quant à moi, en rampant, je continuai à progresser vers les lignes allemandes, mais arrivé près du carrefour situé à 150 mètres à l'Est de la ferme de Blocquemont, je fus tout à coup entouré de 7 ou 8 S.S. allemands et belges. Comme ils n'étaient qu'à quelques mètres, ils me crièrent de lever les bras et de m'arrêter. D'un même mouvement, ils m'avaient mis tous en joue. Il fallut bien m'exécuter: j'étais perdu.

Le regard haineux, ces messieurs me fouillèrent et trouvèrent dans mes poches et sous mes vêtements : une matraque, un pistolet, une carte d'Etat-Major au 1/40.000, une carte militaire au 1/100.000,

un carnet d'avions militaires, des jumelles d'artillerie et divers objets de reconnaissance. Ces découvertes mirent les S.S. en fureur et deux d'entre eux me tombèrent dessus à bras raccourcis, m'administrèrent des coups de botte, coups de crosse, coups de poing. Un officier arriva et dit aux soldats: « Conduire à Evrehailles pour fusiller tout de suite ». Le S.S. qui avait été éventré par la grenade se trouvait dans la voiture et gémissait. Ses camarades me le montrèrent en disant: « Vous êtes responsable. » Et les coups continuèrent à tomber dru. Je les encaissais en silence m'estimant content de ne pas être passé par les armes sur-le-champ. Car bien que mon cas parût sans espoir, je ne désespérais pas encore de m'évader.

Les S.S. forment la garde pour me conduire à Evrehailles : en avant, à une cinquantaine de mètres, une voiture blindée armée d'une mitrailleuse, derrière, me suivant à deux mètres, un S.S. armé d'un fusil mitrailleur, d'une grenade et d'un pistolet automatique ; enfin plus loin en arrière, à 75 mètres environ, un autre S.S. armé comme le précédent. Partant de Briquemont vers Evrehailles, nous nous engageons sur une route encaissée, bordée de haies et de clôtures : aucune issue pour s'échapper. Tandis que je marche docilement, les bras levés verticalement, je ne pense qu'à une chose : me sauver. Lorsque je ralentis quelque peu la marche, le S.S. me donne des coups de bottes pour me forcer à accélérer le pas. Je faisais semblant d'avoir fort peur alors qu'intérieurement j'étais résolu à risquer n'importe quoi plutôt que de me laisser abattre passivement. Je laissais parfois retomber légèrement les bras comme si j'étais très fatigué pour avoir ainsi l'occasion de tourner la tête sur le côté pour examiner l'attitude de mon garde-chiourme et me rendre compte s'il n'y avait pas l'occasion de lui fausser compagnie. Mais il me criait : « Laus ! Laus ! » et je devais bien reprendre une allure normale.

Tout en marchant derrière moi, il ricanait méchamment et ne cessait de me répéter en un sabir mi-allemand, mi-français: « Cette fois-ci nous te tenons et tu vas y passer ». Il agrémentait ses affirmations de coups de crosse et de coup de botte dont les gros clous me marquaient les lombes. Nous parcourûmes quatre cent mètres environ et, pendant tout ce parcours, je ne cessais de regarder à droite et à gauche pour m'échapper, mais rien à faire. Des pensées me traversaient l'esprit comme des visions fugitives : je revoyais ma pauvre maman paralysée depuis un an ... Quel chagrin pour elle de ne plus me revoir ! Je pensais à mes camarades aussi. .. Et ma résolution de tenter le tout pour le tout s'affermait, devint une obsession. Quitte ou double, la vie ou la mort ; après tout mieux valait être abattu en m'évadant que d'être torturé, puis fusillé.

Tandis que nous continuons à marcher, je n'ai plus qu'une idée en tête : risquer le grand coup. Nous avons maintenant parcouru environ 800 mètres et nous suivions une route sans haies, ni clôtures... Voici que nous arrivons au sommet d'un monticule presque totalement dénudé : seuls deux champs de betteraves et de pommes de terre dressent au-dessus du sol le verdoyant foisonnement de leurs feuilles et les plantes où se démarquent les premières taches de rouille automnale. Le moment de tenter le coup décisif était arrivé... Je me préparai, fis mon acte de contrition, pensai à mes parents, à ma pauvre mère malade, à mes camarades... J'avais mon plan, il fallait maintenant le mettre à exécution. Comment m'y prendre ? Pendant une centaine de mètres j'accélérai insensiblement la marche et pris au S.S. qui me suivait une dizaine de mètres. Je me disais que si j'en avais encore dix, mes chances augmenteraient. Mais le boche, se doutant peut-être de mes intentions, me cria de ralentir et me mit en joue avec son fusil mitrailleur. Il fallait bien obéir... Notre petit cortège continua sa marche : en avant la voiture

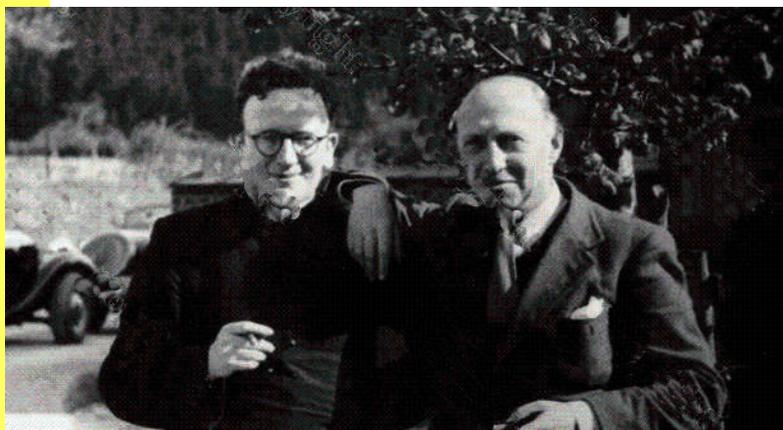
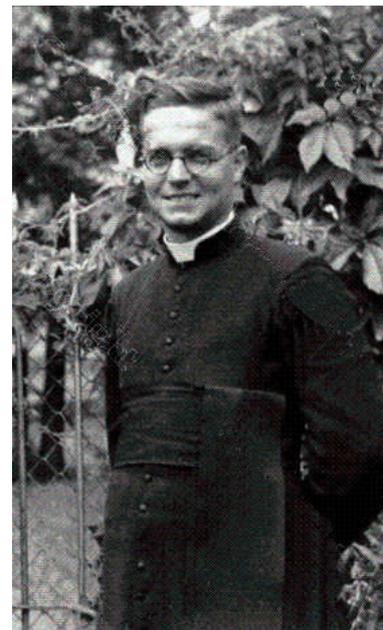
blindée, derrière moi l'homme au fusil-mitrailleur et, septante-cinq mètres plus loin, l'autre S.S.

Si je tardais encore quelque temps à risquer le coup, ce serait bientôt trop tard : l'occasion était là, il fallait la saisir. Aussi je n'hésitai plus, je ralentis insensiblement la marche, puis finalement je traînais le pas au point que l'allemand qui me suivait vint buter contre moi. Il cria et c'est à ce moment que faisant brusquement un demi-tour à gauche et un écart à droite, je bondis sur lui comme une bête de proie et saisis son fusil-mitrailleur par le bout du canon. L'homme pressa la gâchette et tout en tirant, fit des efforts désespérés pour braquer l'arme sur moi, mais je réussis à maintenir celle-ci vers le haut de sorte que les balles crépitaient et passaient entre mon corps et mon bras droit. La lutte dura à peine quelques secondes, bien que le gaillard fût grand et robuste, je parvins à lui arracher son arme et la retournai contre lui-même. Je pressai la détente mais le coup ne partit pas : le chargeur était vide. Ce que voyant, je filai à toute allure.

Pendant cette courte bagarre, la voiture blindée qui nous précédait s'était engagée dans le virage d'un chemin encaissé, ce qui ne permit plus au mitrailleur de voir ce qui se passait vers l'arrière. Quant au second boche qui se trouvait à une centaine de mètres de nous, il n'osa pas tirer de crainte de tuer son camarade qui était dans la même parallèle que moi. Toutefois je n'étais pas encore sauvé. En effet le soldat à qui j'avais arraché le fusil-mitrailleur voulut me lancer sa grenade dans les jambes, mais je bondis dans un fossé tout proche et le gaillard repoussa l'engin dans son ceinturon, saisit son pistolet et à courte distance essaya de m'abattre. Ses balles sifflèrent à mes oreilles, mais heureusement aucune ne m'atteignit. Je courus en zigzagant, en sautant et m'abaissant comme je pouvais pour échapper aux projectiles. Je tenais toujours en main le fusil-mi-

trailleur, mais lorsque j'arrivai au champ de betteraves, je m'en débarrassai. Pendant ce temps, l'autre S.S. qui se trouvait à une centaine de mètres, ne tirait pas, mais m'observait. Ceci m'étonnait vivement lorsque j'aperçus une clôture que je devais escalader. Alors je me me doutai que de ce que le boche allait lancer sur moi ses rafales au moment où j'escaladera la dite clôture. Tout en courant en sens oblique, je cherchai un fil cassé ou un trou au niveau inférieur me permettant de passer de l'autre côté en rampant. Je trouvais ce que je cherchais et prestement je me glissai dans la brèche. A ce moment, comme je l'avais

mes oreilles :biiz,biiz,ha,ha,ha, biiz,biiz. Je me jetai à plat ventre et me dissimulai sous un buisson en ayant soin de placer de grosses pierres devant ma tête pour me protéger. Enfin la fusillade cessa et je repartis en bondissant, me couchant, rampant, me redressant, puis courant encore. Ma longue barbe et mon costume sombre me rendaient très repérable, tandis que les boches, bien camouflés, étaient presque invisibles. De nouveau, je fus pris comme cible et l'infamale musique des balles tournoya autour de moi : biiz,biiz,biiz,ha,ha,ha... Heureusement le terrain était accidenté, et je pus me protéger en me glissant dans de vieilles tran-



prévu, l'allemand déchargea son arme dans ma direction, remplaçant successivement plusieurs chargeurs. Je continuai à courir à toute vitesse, sautant, zigzagant pour échapper aux balles.

Enfin, essoufflé, ruisselant de sueur, j'atteignis l'orée du bois. J'y pénétrai et m'affalai dans une tranchée des S.S. J'avais peine à croire ce qui m'était arrivé et je remerciai Dieu de m'avoir protégé. J'avais cependant l'impression de ne pas être arrivé au terme de mon aventure. Il était 13h30 : je décidai de me rendre à la ferme où je m'étais chaché, mais j'avais pour y arriver environ deux kilomètres à parcourir et il y avait des S.S. dans le bois. Je me mis en route, avançant prudemment et par petits bonds. N'entendant rien, je commençai à courir tête baissée, toutefois cela ne dura pas longtemps car des S.S. m'observaient et bientôt les balles sifflèrent à

chées. Après bien des manœuvres, des détours, des courses folles scandées par le crépitement de la fusillade, j'arrivai à cent mètres d'une pâture attenante à la ferme. Quelle ne fut pas ma stupeur de constater que celle-ci brûlait...Ce spectacle m'émut, je pensai aux braves habitants qui m'avaient hébergé pendant des mois. Pourvu qu'ils ne leur fût pas arrivé malheur ! Que faire ? Je sortis du bois et rampai dans la pâture, mais à peine eus-je parcouru une cinquantaine de mètres que de nouveau les balles crépitérent autour de moi. Malgré tout, je continuai ma lente rotation jusqu'au-dessus de la pâture où se dressaient deux meules de paille. Je me blottis contre une de celles-ci, observai et ne vis rien. Je bondis alors vers un abri que l'on avait construit en prévision des bombardements et qui se trouvait à environ trente mètres des meules. Deux mitrailleuses tirèrent dans ma di-

rection. Mais ne m'atteignirent pas. Dans l'abri, je trouvai le vieux domestique Pierre Robillard. Il était en proie à une mortelle angoisse. « Les Allemands vous ont certainement vu me dit-il, ils vont arriver d'un moment à l'autre et nous allons être fusillés ». J'essayai de le rassurer, mais au fond je redoutais moi aussi l'arrivée des S.S. Nous restâmes sur le qui-vive toute la nuit jusqu'au lendemain après-midi. Pourquoi les S.S. ne sont-ils pas venus voir dans l'abri ? C'est ce que je me demande encore aujourd'hui. En tout cas, je l'avais échappé belle. Quand les Américains nous ont délivrés, le vieux Pierre m'a dit: « S'il me fallait encore revivre ces pénibles moments, j'aimerais encore mieux mourir. »



Au Musée Archéologique de la Haute-Meuse à Godinne.

Une exposition temporaire (jusqu'au 15 juin) s'y tient. On y aborde l'archéologie subaquatique à Hastière, Dinant, Bouvignes, Godinne, aux Grottes de Han-sur-Lesse, au pied du château de Walzin, au travers de vitrines bien achalandées et hautement didactiques.

Nous vous donnons à la suite un petit aperçu de ce qui était présenté.

Une invitée de dernière minute, avant que ne cesse le chômage de Meuse, une aiguière tripode en laiton du 15^{ème} siècle. Nous nous sommes empressés de ponctuer cette découverte en adressant au musée une petite documentation (photos d'aiguières semblables et de deux enluminures sur leur usage). La conservatrice émérite M^{me} Céline Culot en a fait bon usage, comme l'indique le panneau fort explicite qu'elle a conçu.

Celle-ci a pu compter sur l'aide de différentes institutions et sur la collaboration d'archéologues de renom. La réputation du musée, déjà bien assise, en sera d'autant plus accrue.

Bravo au musée et à tous les contributeurs.

C.W.

Expo

L'archéologie subaquatique

Prospections et fouilles archéologiques fluviales en Haute-Meuse et Lesse

15/3 à 15/6/2023
mardi au vendredi (sauf fériés) et le premier dimanche du mois **13h30 à 17h00**
mardi et jeudi matin sur RDV

Musée Archéologique de la Haute-Meuse
1A rue du Prieuré 5530 Godinne

0493 43 30 92
museearcheo.godinne@gmail.com

Logos: Société archéologique de Namur, Patrimoine AWAP, Flandria, etc.



L'aiguière dans sa vitrine.

Exposée en vitrine, une découverte inattendue !



Chauferette-aiguière trouvée à la pointe aval de l'île de Houx au dernier jour des fouilles du chômage en septembre 2022. Datation : fin 14e - début 15e S.

De la même époque (fin 14e - début 15e S.), 2 autres aiguières trouvées en Haute-Meuse, notre région.



Poilvache Dinant

Aperçu d'autres aiguières-chauferettes, leur datation variant de fin 13e à 17e S.



Metropolitan Museum New York Vente Sotheby's Languedoc (provenance Dinant)

Musée National du Moyen-Age Cluny - Paris Rijksmuseum Amsterdam Musée Boijmans Van Beuningen Rotterdam



Le panneau avec nos clichés et les deux enluminures.



Belle céramique tripode.



Céramique ancienne d'Han-sur-Lesse.



Maquette de la machinerie « suceuse » des Grottes de Han-sur-Lesse.



Un pieu avec sabot bien conservés.



Haches.



Carreaux d'arbalète.



Différentes pointes de flèches.

Autrefois la pêche en Meuse : nasse et venne.

Notre collaborateur Jean-Christophe Gariglinany a tout récemment acquis une carte postale intitulée « Anseremme. La pêche à la nasse à l'île de Moniat » (photo en n°1). Devenant coutumier, le fait a initié une petite étude de notre part. Le relevé d'une « venne » exposé actuellement au Musée archéologique de la Haute-Meuse à Godinne nous a permis de rapprocher ces deux modes de pêche, qui suppléaient aux traditionnelles pêches au filet à la ligne.

La nasse.

C'est un bel ouvrage¹ qui nous donne la description et la fonctionnalité d'une nasse (p.105) : « Nasses et nasselottes (ou nasselettes). Une nasse est une sorte de manne en osier de forme conique à mailles tressées que l'on immerge, lestées de lourdes pierres, dans le fond de l'eau. Ces engins sont fabriqués avec le jonc qui envahit le bord de Meuse ou les îles. Une ouverture permet aux poissons, et plus particulièrement les anguilles, d'y entrer mais les empêche de sortir. C'est un piège que certains professionnels placent dans les hautes herbes le long des berges ».

La présence d'une île ou de plusieurs, aux contours mouvants souvent herbeux, est propice à la pêche à la nasse. Dans le cas que nous évoquons, une île se trouvait effectivement devant Moniat (photo en n°2). Au fond de la nasse, on disposait un appât. C'était aussi là un moyen discret de pêche que ne dédaignaient pas les braconniers. Ainsi, « à Bouvignes, en 1673-1674, c'est tout un commerce d'anguilles issues de la pêche clandestine qui est découvert. Les contrevenants, non contents de recourir à du matériel proscrit pour capturer ces poissons, vendent ensuite les fruits de leurs activités illicites dans les rues de Dinant, ville liégeoise² ».

Très probablement, la nasse existait depuis les temps préhistoriques (illustration en n°3, par Libor Balak). Plus près de nous, le Musée de la Préhistoire de l'Île-de-France à Nemours, conserve une pirogue en bois de pin datée de -7500 exhumée d'un ancien bras de la Seine, avec des fragments de cinq ou six nasses construites en joncs de troène, assemblés par des liens (fragment de nasse - longueur 36 cm – photo en n°4). Le National Museum de Dublin possède quant à lui une nasse datée de - 5300 à - 4730 avant J.-C. (photo en n°5).

Le musée de Sousse en Tunisie, célèbre pour ses mosaïques, détient un exemplaire montrant la pêche à la nasse au 2ème siècle de notre ère, soit sous les Romains (photo en n°6).

Durant le Moyen-Age, la nasse est fréquemment utilisée. Le Musée Henri-Prades de Montpellier expose une nasse datée du 13ème siècle trouvée à Port-Ariane (photo en n°7). « Si la pêche au filet est la plus courante, au moins parmi les professionnels, la nasse joue un rôle non négligeable, comme l'indiquent les documents iconographiques. Par exemple, dans le Psautier de Luttrell, deux nasses sont immergées³ ».

Petite digression sur les pêcheurs de jadis au niveau dinantais. « A la fin du XVIIème siècle, les pêcheurs sont associés aux cordonniers et aux bateliers, pour former un groupement de métiers qui désigne un juré au conseil de la ville. Les pêcheurs n'ont jamais constitué un métier à part, les pêcheurs professionnels étant peu nombreux, car presque tous les habitants se livraient au plaisir de la pêche ; le poisson constituait à cette époque un aliment d'importance. (...) Défense de mettre du pain de chènevis⁴ dans les nasses sous peine de 5 healmes⁵ d'amende, pour chaque nasse, et de confiscation du poisson (15 mars 1487)⁶.

La pêche à la nasse est toujours pratiquée à différents endroits du monde, en Afrique et principalement en Asie⁷.

¹ Cahiers de Sambre et Meuse – Le Guetteur Wallon n°3/2008. « La pêche en haute Meuse namuroise de 1507 à 1790 », pp.78 à 115, Christian PHILIPPART.

² « Milieux aquatiques, faune piscicole et pêche dans le comté de Namur à l'époque moderne (1577-1789) », p.87, UCLouvain- FIAL, année académique 2019-2020, mémoire de fin d'études – master 120 en Histoire, Yannick HENIN.

³ Journal des Savants, année 1991, « Images médiévales de la pêche en eaux douces », p.246, Perrine MANNE.

⁴ Nom donné à la graine de chanvre dont raffolaient les poissons.

⁵ Monnaie propre aux comtes de Namur. Un patard valait trois healmes, un gros en valait quatre, un esterlin en valait huit (« Recherches sur les Monnaies des Comtes de Namur », Renier CHALON, p. 19, Bruxelles, Hayez imprimeur, 1860).

⁶ « Histoire de la Ville » de Dinant, Edouard GERARD, Namur, Ed. de Vers l'Avenir, 1935, pp.95-96.

⁷ Voir la fiche UNESCO d'inventaire du patrimoine culturel immatériel datée du 17/12/2021 (59 pages) n° 2021 67717 INV PCI FRANCE 00505, intitulée « Les pratiques traditionnelles des pêcheurs aux engins et aux filets de Loire-Atlantique ».

Nous ponctuerons ce chapitre en laissant parler M. Jean Javaux. « J'ai le souvenir qu'Edmond Bureau mieux connu sous le sobriquet de « Monmon », coiffeur et marchand d'articles de pêche à Anseremme, avait une autorisation de poser des nasses et de pêcher l'anguille de nuit dans le bief en amont du barrage d'Anseremme, jusqu'à l'île de Moniat. Il s'agit d'un oui-dire, n'ayant jamais vu cette autorisation émanant des Eaux-et-Forêts ».

La venne.

Voici sa définition¹. « La venne est une construction rectangulaire *ou triangulaire*, de longueur et de largeurs variables, faites de panneaux d'osier tressés fixés sur des pieux fichés dans le lit de la rivière. Une entrée modulable permet aux poissons d'y pénétrer mais pas d'en ressortir. Le poisson captif est alors retiré, tous les deux ou trois jours, avec des épuisettes ou un petit filet. Placé dans un endroit privilégié, un coulant d'eau, elle s'avère être un piège efficace pour tous les poissons ».

Nous ne pensons pas qu'il s'en trouvait une à Dinant. A Bouvignes, certainement, et même deux. « Devant Bouvignes², entre les deux îles, il y a une venne appartenant à Dricot. Construite sur le coulant d'eau, elle incommode grandement la navigation, si bien que, pour éviter que les bateaux ne se jettent dedans, les bateliers sont obligés de conduire leurs bateaux hors le fil de l'eau et avec beaucoup de peine. Et de recommander sa démolition pour rendre la navigation plus fluide. Une autre encore, propriété du seigneur du lieu, oblige les marronniers³ à faire des manœuvres avec beaucoup de peine surtout quand l'eau est grosse. Elles empêchent le passage du bois véhiculé par flottage, qui parfois s'y engouffre et qu'il faut de grands frais de plusieurs journées pour les en désengager ».

Petites précisions⁴. Il a bien existé une venne entre les îles (carte en n°8) devant Bouvignes. Celle dénommée « Grande venne » appartenait au comte de Namur et était cédée par arrentement. Les venues de Godinne étaient de loin les plus productives entre Bouvignes et Namur⁵.

A ce sujet, laissons la parole à Mme Céline Culot, conservatrice du Musée archéologique de la Haute-Meuse à Godinne.

« Une venne est un piège à poisson caractérisé par des nasses fixées sur pilotis. Les opérations de prospection menées lors des mises en chômage de la Meuse en 1998 et en 2001 en ont révélé l'importance.

L'existence d'une venne gisant devant Godinne est déjà signalée dans les archives en février 1406 (cfr. « Le livre des fiefs de la prévôté de Poilvache », Léon Lahaye, 1898). La venne, très productive, se situait en 1754 depuis la tête de la grande île jusqu'à la tour de Godinne.

En juillet 1587, François le Bidart, propriétaire, transporte la venne à Thierry de Maillen, seigneur foncier de Godinne, arrière-petit-fils du 1^{er} seigneur foncier de Godinne en 1512, Félix de Maillen.

En mai 1600, son fils François de Maillen, seigneur de Godinne, relève la venne sur Meuse, par décès de son père. L'usufruit est réservé à la mère du relevant, Marguerite Du Bois.

En janvier 1640, Gérard d'Orjo, écuyer, fait relief de la venne et poissonnerie de Godinne, lui échue par la mort de son oncle, François de Maillen.

La venne va rester propriétaire des Orjo jusqu'au 28 juin 1721 où la vente de la seigneurie par la veuve de Jean-Englebert d'Orjo fait passer celle-ci aux de Moniot.

En avril 1724, Charles-Joseph de Moniot fait relever la venne qu'il a acquise de la dame d'Orjo et de ses enfants.

Comme seigneur foncier du lieu, François de Maillen, après son père, revendiquait aussi le droit de pêche à titre particulier sur la Meuse depuis le *Ry du Burnot* jusqu'au *Montant des chevaux*, en

¹ Christian PHILIPPART, op.cit., p.101. C'est nous qui ajoutons « ou triangulaire », dès lors que nous avons relevé de très nombreuses venues qui épousaient cette forme.

² Ibid., p.104.

³ En ancien français, variante de marinier.

⁴ « La Meuse dans la Région de Dinant et Bouvignes. Aspects paysagers d'un cours d'eau du Moyen-Age au XIXème siècle », Les Echos de Crèvecœur n°42/2015, p.29, Pascal SAINT-AMAND.

⁵ Christian PHILIPPART, op.cit., p.102.

amont vers Dinant, mais cette prétention lui valut un procès en 1612 de la part du seigneur de Hun, Louis baron de Celles ».

La venne se suffit à elle-même pour la capture du poisson. Mais il arrivait qu'on y « chassait ».

Philippe de Hurgés (1585-27/6/1643), docteur en droit, a été échevin puis magistrat à Tournai de 1609 à 1622. Il était épris de voyages, notamment à l'étranger. Il relata celui qu'il fit à Liège en 1615¹.

Son croquis (en photo n°9) appartient à la Bibliothèque Nationale de France.

Voici deux commentaires à ce propos.

« On voit² ce qu'on appelait une « venne », c'est-à-dire une gigantesque nasse triangulaire fixe faite de pieux de bois plantés dans le fond de la Meuse et entrelacés d'osiers, ce piège fonctionnait comme un entonnoir où l'on capturait les poissons amenés par le courant. Le dessin montre 23 barques chargées de pêcheurs qui tendent et referment les filets ; d'autres pêcheurs, armés de perches, dans des barques placées en demi-cercle, empêchent les poissons de refluer. (...) De tels pièges à poissons existaient partout au long de la Meuse et même dans la Houille³. On y prenait des esturgeons, des barbeaux et des saumons jugés excellents mais qui n'étaient pas roses ».

« Dans les notes⁴ de Philippe de Hurgés de 1615, sur Liège et la Meuse qui la traverse : « Comme l'eau est si claire, on peut choisir les poissons à l'oeil en maintes parties du fleuve jusqu'au fond. Il est aisé aux poissonniers de les chasser avec leurs bâtons. Ces pêcheurs occupent 20 ou 30 barquerottes⁵ qui occupent à double rang toute la largeur de la rivière et sont disposés comme une armée en forme de croissant qui descend la Meuse. Ils font rebrousser chemin aux poissons qui naturellement nagent toujours à contre-courant. Les poissons sont poussés dans de gros enclos faits d'osières⁶ en forme de claies, là on les prend à la nasse et même à la main en très grand nombre » ».

Nous croyons avoir fait le tour de ces deux outils halieutiques. Et nous voulons terminer par une anecdote bien réelle, ou comment une nasse a sauvé un homme⁷. A Leffe, au mur Laurent, le 23 août 1914, comme un peu partout en ville, trente personnes firent face au peloton d'exécution. Trois parvinrent à se relever, Alexandre Disy, Emile Cassart et Jules Mosty. Ceux-ci se cachèrent sous le quai de Meuse, à moitié dans l'eau (témoignage du premier nommé). « Le lundi matin, notre situation était intenable. L'eau, le froid, la fatigue, la faim, l'épuisement nous avaient mis à bout. Un petit détail le fera bien comprendre. Jules Mosty s'était assis **sur une nasse en fer pour poissons**, et s'y était endormi, malgré le danger de tomber à l'eau ». Sans cette nasse pour y prendre appui, Jules Mosty, blessé à la joue et surtout à la jambe, aurait-il survécu ? Pas sûr...

Willy Clarinval

¹ « Voyage de Philippe de Hurgés à Liège et Maestrect en 1615 », H. MICHELANT, Liège, Grandmont-Donders, coll. « Société des bibliophiles liégeois », n°11, 399 p., 1872.

² Mairie de Givet, Billet n°092, A. Sartelet, « A propos du croquis de Liège de Philippe de Hurgés ».

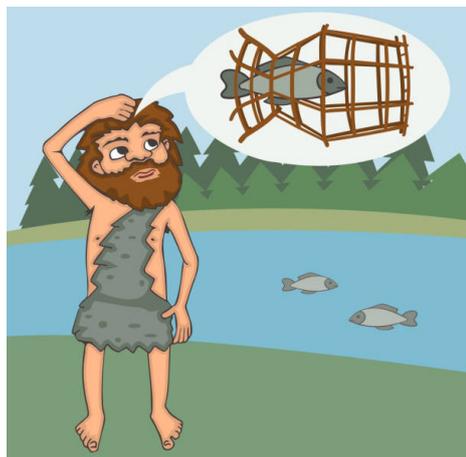
³ Rivière de 25 Km de longueur, dont 16 en France. Elle prend sa source près de la Croix-Scaille et reçoit à Gedinne les eaux de la Houillette. Elle se jette dans la Meuse à Givet.

⁴ Journal « La Libre », « La Meuse était poissonneuse », Lily PORTUGAELS, 10/3/2014.

⁵ Synonyme de barquerot : petite barque (1575).

⁶ Rameaux d'osier.

⁷ « L'invasion allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg. Quatrième partie. Le combat de Dinant. Le sac de la ville », SCHMITZ et NIEUWLAND, p.109, Bruxelles, Van Oest Editeurs, 1922.





N°1. La carte postale coll. J.-C. Garigliany.



N°2. L'île devant Moniat.



N°3. Pêche à la nasse dans la Préhistoire (Libor Balak)



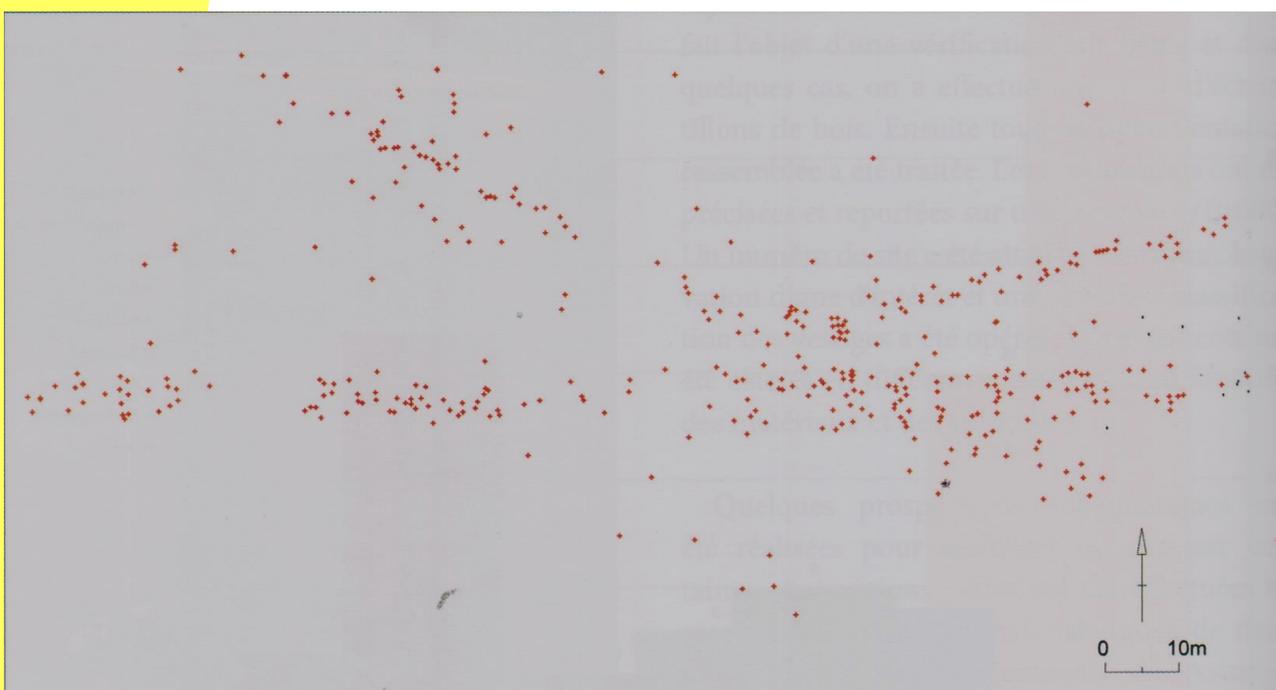
N° 4. Fragment de nasse trouvé dans la Seine.



N°5. Nasse au musée de Dublin.



N°6. Mosaïque au musée de Sousse.



Relevé de la venne de Godinne d'après Marie-Hélène CORBIAU docteur en archéologie. Exposition au Musée de Godinne.



N°7. Nasse au musée de Montpellier.

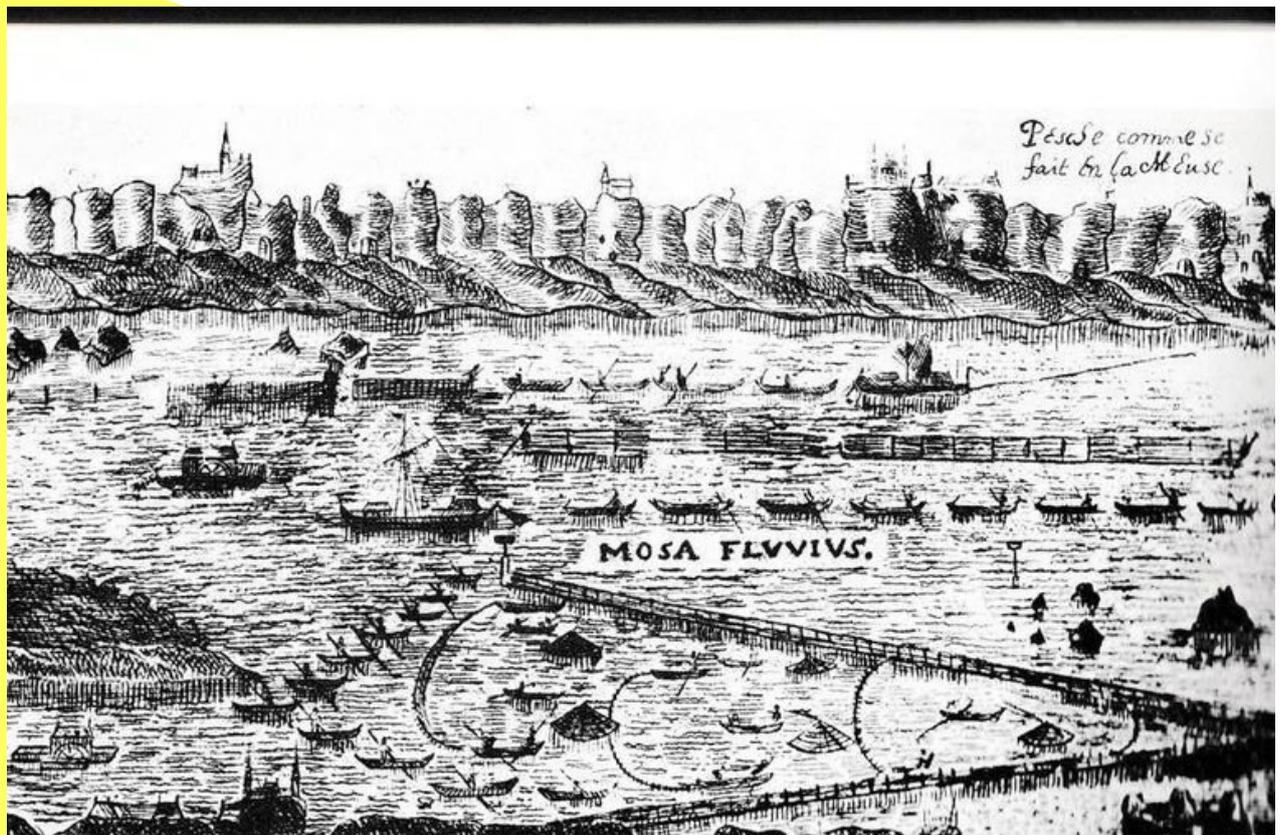


Les îles dans le fleuve devant Bouvignes (carte de Ferraris).



Gravure du général de Howen, réalisée vers 1818.
Reproduction fidèle des îles et du site monumental de Godinne
vu depuis la rive gauche.

Les îles à Godinne selon le Général de Howen.



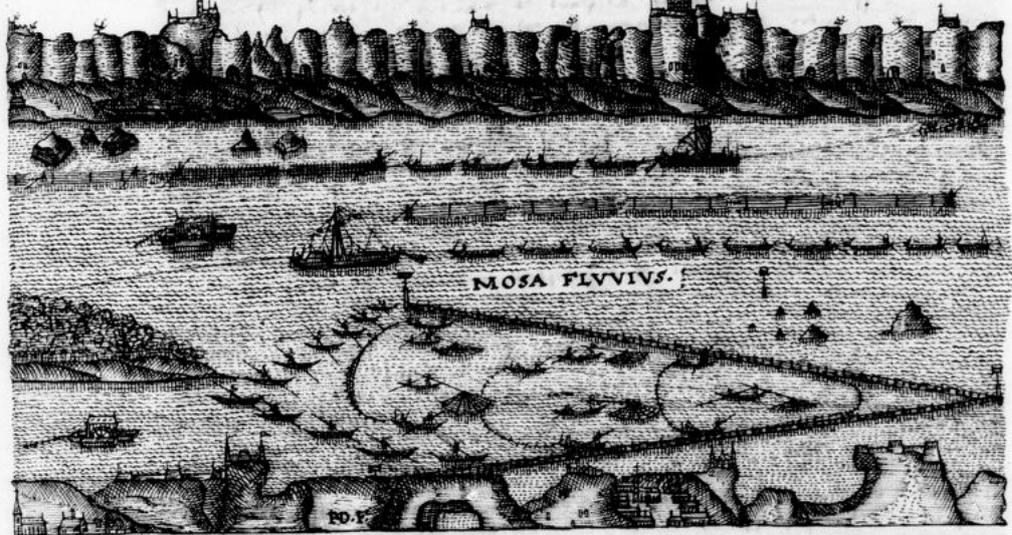
N°9. Croquis de Philippe de Hurgues.

1615.

Mémoires de Philippe De Hurgés.

des Effurgens, il s'en est vu infusé à Metz, et à Verdun; et faut toute fois de nécessité que ces trois viennent de la mer, car aucun d'eux n'engendrois sans d'océan. Comme la Meuse est en maint endroit tellement dissolu que l'on ingérait que des rochers qui la barrant aient été cillez à main; Semme et à dessein pour son passage, et sans ces rochers tenoient, à fond de cune et sans ponts pour la plus part, aussi il y a des abismes et des courus de ménébelluse profonde, on se relisent ces poissons que j'ai dit, comme aussi font des bandes et des barbaues, dont pour la prise est fort difficile, et même impossible en quelques lieux, qui fait qu'on ne s'y a bondent, on les vend toujours bien cher, à cause que les pecheurs emploient beaucoup de temps, et rompent grand nombre de filets accorder aux rochers qui sont dissolus l'eau, avant les prendre; Pour les autres poissons, ils ne sont que des estimer, encorés que de bon goût, à cause de l'abondance qu'il s'en vend, sur tout quand la Meuse est basse, ainsi qu'elle fut ces années, car lors il n'y a point de difficulté à les avoir, pour ce que comme l'eau en soit si claire qu'on les choisisse à l'œil en maintes parties jusqu'au fond, il est aisé aux pecheurs de les chasser avec leurs bastons, monter comme ils sont sur 20. ou 30. barques, qui occupent à double ranc tout le large de la rivière, et disposent comme une armée en forme de croissant, de façon dont ainsi la Meuse, et font rebouffer chemin au poisson, qui de son naturel monte toujours contre eau, tant qu'il vécule dans de grandes en des faits d'ordres en forme de clayes, qui entourent les deux parties de la rivière en largeur, la ou étant retiré en grand nombre, on le prend à la nasse, à l'épervier, à la main, et en telle sorte que l'on vend, j'ai ant des barques qui font la garde à l'endroit par ou il est entré pour l'empêcher d'en partir, ce qui s'entendra mieux par la figure que voici

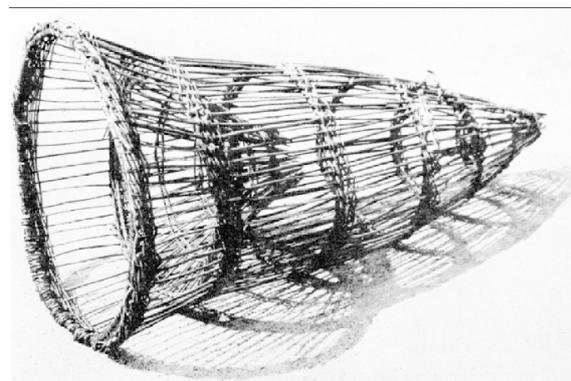
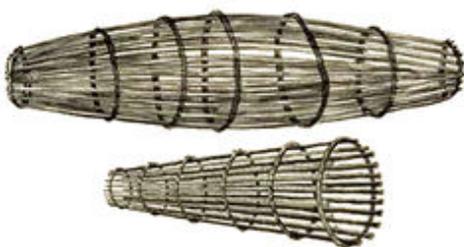
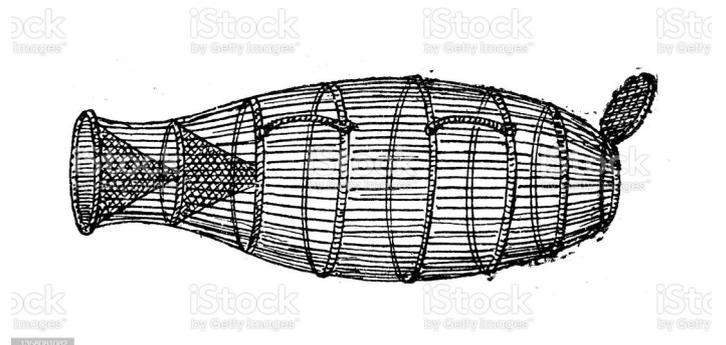
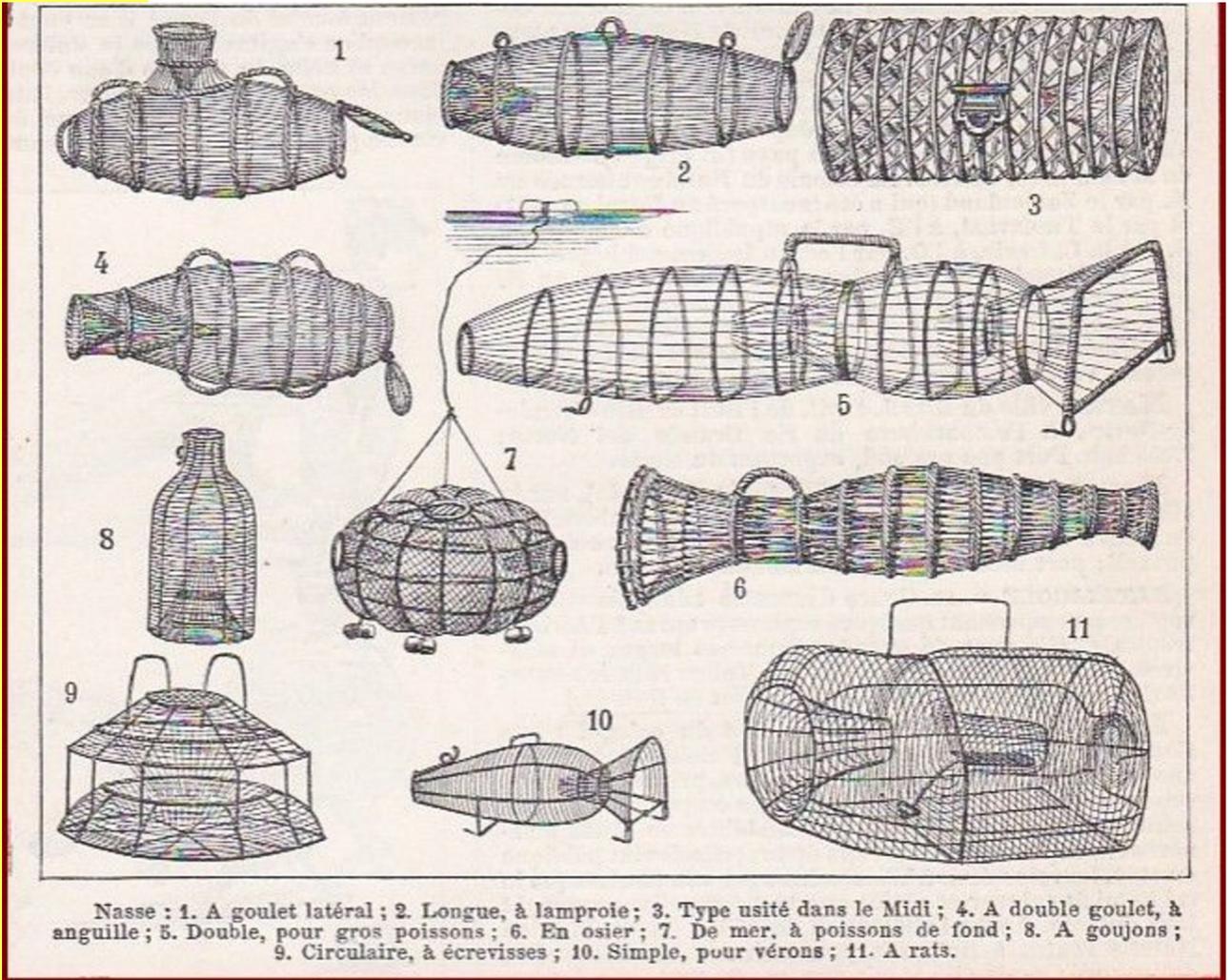
Pêche, comme se fait en la Meuse:



En laquelle non seulement on void comme se fait cette pêche, mais d'abondant et par occasion, la forme des rivières de ce grand fleuve, qui sont rochers, mées pour la plus part, soutenant en cime maintes fortures, les anciennes ruines, ou des médantes vestiges, avec des églises, châteaux de plaisance, demi-tages, d'anciens châteaux dans les rochers, et les loges des pecheurs qui demeurent bien pres de part et d'autre; plus ce qui se void au bord de de là, sont de grandes pierres qui tombent souvent à la succion des grandes orages et volent du sommet des rochers, au fond de la Meuse, qui mettent

Relation originale de la « Pêche comme on fait en la Meuse » de Philippe de Hurgés telle qu'elle fut établie par l'auteur !

Différents types de nasses.

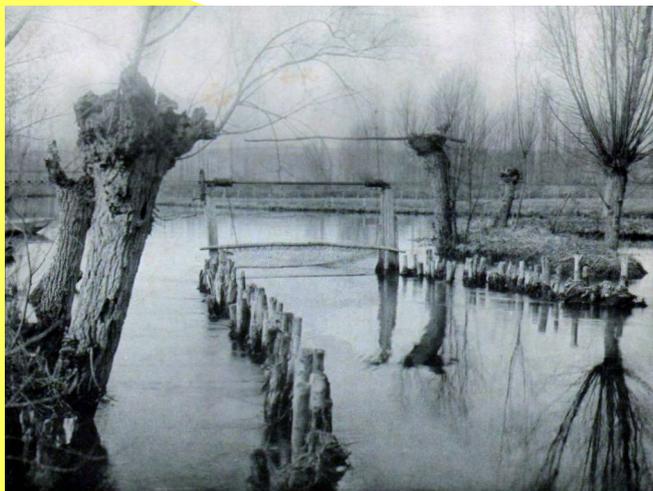




Situation des îles de Godinne (carte de Ferrais)

Masses : Différents usages.





Un venne en France, appelée « gord »



La pêche à la nasse et à la venne toujours pratiquée.



Pêche à la nasse en Tanzanie

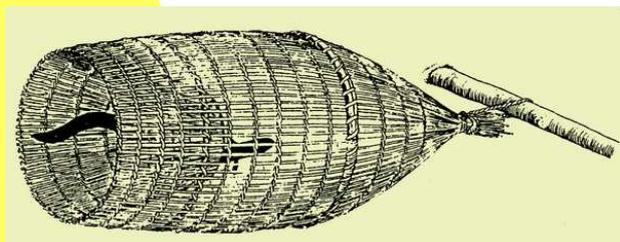
Nasses - Taria



Autre illustration à propos de la pêche à la nasse dans la préhistoire



Ce type de pêche sur un vase grec



Nasse romaine selon Moreno et Abad(1971).



Nasse à anguilles à deux chambres dans le marais poitevin



Fabrication d'une nasse par Pierre Mateur de Collioure(27/06/2014)



Léonide Berman(1898-1976). HST « pêcheurs avec nasses » (vers 1944)

Au Cimetière Français de la Citadelle

Ce 28 avril 2023



Haut-le-Wastia, 14 mai 2023



Lieu de mémoire de la seconde guerre mondiale, Haut-le-Wastia a commémoré la bataille du 14 mai 1940. Notre photographe attirée à réalisé un beau reportage photos de la manifestation dont nous vous présentons ici quelques images choisies ! Et, non négligeable : le soleil était de la partie.



